

HOPI

Un conte, pour prendre l'air de la *mesa* de Walpi...

Coyote et le gardien de vaches

Aliksa'i. Le conte commence : les gens alors vivaient à Oraïbi. Aussi loin que s'étendaient les terres, on s'était établi là. À Ismo'wala, c'est là que Coyote habitait, et du côté de Kaksintuyqa, un cow-boy avait ses quartiers. Ce n'était pas un Hopi, il était d'une autre tribu. Et donc un jour, il était là à surveiller son bétail.

Coyote avait un petit creux parce qu'il n'avait pas bouloté grand chose, et il sortit faire un tour à la chasse. Tout d'abord, il rôda dans la région près de sa maison, mais il ne trouva rien à se mettre sous la dent. Comme ses enfants avaient aussi besoin de manger, il prit le chemin qui menait à l'ouest d'Oraïbi et, une fois de plus, fit l'inspection des environs. Mais à nouveau la chance ne fut pas au rendez-vous. Cette fois-là, son appétit le fit pousser plus loin plein ouest, et il se retrouva du côté de Kaksintuyqa. Une fois de plus, il se mit à fureter pour son casse-croûte.

Il ne fut pas si longtemps à chasser qu'il repéra le vacher. Lequel faisait une pause, sur son cheval, et tirait sur son mégot. La marque des clopes, c'était des WhiteMan, et il pompait, pompait. Chaque bouffée, il la balançait au loin. Coyote ouvrit ses gobilles : il étudiait tous les gestes du type. Quand le cowboy voulut s'en allumer une de plus, il sortit son tabac de la poche de sa chemise. Le tabac était dans un petit sac. Deux petites ficelles pendaient du sachet et quand il tira dessus, son sachet de tabac glissa hors de la poche. Alors il tira quelque chose d'autre de l'autre poche de sa chemise. Là dedans il y avait évidemment le papier, dans lequel il allait rouler son tabac. Il en prit une bonne pincée, en saupoudra un petit tas sur le papier. Et puis il emballa tout ça avec soin. Il te vous fit un joli rouleau, passa un coup de langue sur le bord et colla les deux côtés du papier ensemble. Quand ce fut fait, il fit un mignon tortillon à un bout. Et puis il mit la chose dans sa bouche et alluma le bout tortillé avec une allumette. Il faisait comme ça chaque fois qu'il fumait.

Coyote analysa tous les mouvements et, comme toujours, il voulut faire tout pareil. Il se dirigea vers le type et dit : « Je regardais ce que tu faisais depuis là-bas, et j'aimerais beaucoup y arriver moi aussi. J'y connais rien, faut dire, et je vois pas exactement ce que tu étais en train de faire, en fait. »

« Ouais, ben, je fume. Quand je garde le troupeau, j'ai rien d'autre à fiche. J'suis pas un Hopi, et moi, j'sais pas tricoter les chaussettes. Les Hopis, ils ont appris, eux, la technique, et quand y en a un d'eux qui pousse ses bestiaux par là, il se tricote des chaussettes. Mais moi, j'ai pas le don qu'y faut, et je fais pas ça. Quand je m'arrête, je fume. Et alors je surveille mon troupeau depuis là. »

« Sans blague ? C'est ce que tu fais, donc... Franchement, je t'envie. Est-ce que par hasard tu pourrais m'apprendre à fumer ? » Coyote posait la question.

« Et comment t'y prendre ? » Le vacher renâclait. « T'as pas de poche. Et de chemise, pas plus. Moi j'ai une chemise, et comme la chemise a une poche, je mets mon tabac dedans la poche. Après quoi, j'ai plus qu'à sortir mon tabac, à le rouler, à l'allumer, et pouf-pouf, je balance la fumée. Si t'as pas de poche, pas moyen que ça marche. » Réponse du vacher.

Coyote resta là, planté, il se ratissait la cervelle. « C'est dommage, hein, que j'aie pas de poche. » Il réfléchissait. « Je me demande si je peux tout de même me fabriquer une poche. Mais y a un hic, j'ai pas de chemise non plus. » Continuation du *brain*-ratissage. « Bon, mettons que je peux, une supposition, découper une 'tite parcelle de peau : ça me fera pas vraiment mal. Alors je pourrais me planquer mon tabac là-dedans. Je vais faire gaffe, que l'estafilade soit pas trop longue. » Voilà ce qui venait de lui passer par la tête. Présentement il demanda au vacher de lui filer son couteau. Coyote lui dit : « Si que je pratique une 'tite incision dans ma poitrine et que j'y fourre ma poche, je vais pouvoir fumer comme toi, hein pas de problème ? » Et donc il réclama le couteau de poche, et le cowboy le lui tendit.

Au départ Coyote n'avait pas très grande envie d'essayer le couteau sur lui-même. « Houl'la la », qu'il gueula, parce que la lame était vraiment aiguisée. Il fit une seconde tentative, mais il hésita encore une fois. « Monvieuxmoncher, si que j'arrive pas à me faire une poche, probab' que j'aurai jamais le goût de la fumée, comme lui. » Ça le tracassait. Finalement Coyote se décida à aller jusqu'au bout, et il se fit une 'tite entaille dans la poitrine.

Immédiatement le sang se mit à couler. Coyote ne perdit pas de temps, et rendit son petit couteau au vacher. Il lui demanda alors son pochon de tabac. Le vacher le lui tendit, et il avait à peine tendu la main que Coyote s'effondra. Tout son sang s'était vidé, et c'est la raison pour quoi il clabota là pour de bon.

Le cowboy le dépouilla, assouplit sa peau et en fit cadeau à un de ses amis Hopi. Peut-être que quelqu'un a encore ça de planqué à la maison quelque part. Et voilà, fin du conte.

Traduction : Auxeméry, 29 mars 2029.

Texte dans *Hopi Coyote Tales / Istitutuwutsui, American Tribal Religions*, volume One, by Ekkehart Maloktu & Michael Lomatuway'ma, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1984.

Aliksa'i. Yaw orayve yeesuma. Pu' yaw pay pin awbaqami yeesima. Pu' yaw ismo'walpe pin iisaw kiy'ta. Pu' yaw ayabaq kaksintuyqat epebaq yaw hak pin wakasvokemuy'raqa wakaskiy'ta.....

Ça commence comme ça. On voit tout de suite que la façon de raconter chez les Hopi recourt à un grand nombre de répétition pour enclencher la comprenette des auditeurs assemblés ; le *storyteller* fait cercle, il les encercle de sa parole... Raconter nécessite une stratégie. La parole du conteur enchante le monde : il crée les conditions de fonctionnement du *réel-augmenté*, car le réel des contes est le réel multiplié par l'imagination, qui donne du sens à ce qui n'en a pas. L'absurde devient *ce qui est*, voilà. Demandez à Alice, quand elle voit passer le Lapin qui consulte sa montre, et va plonger dans le puits.

Que dit ce conte ? À vous de voir.

Il dit des choses sur les rapports entre les tribus et avec l'homme blanc. Et avec le *caché* des êtres : la peau de Coyote est rangée quelque part dans le grenier de l'imaginaire, elle fait tapis pour les siècles. C'est un recours. Coyote est donc crevé pour assurer la pérennité du sens de l'existence du Hopi.

Qu'on se rassure cependant : Coyote crève, et renaît au début de chaque conte. C'est un roublard qui joue au couillon (quiconque a croisé un coyote dans le désert de l'Utah ou du Nouveau Mexique en se baladant observe tout de suite que l'animal n'en pense pas moins, de la présence de l'homme sur cette planète). On (*l'autre*, l'étranger, le bizarre, le singulier d'à côté) a eu sa peau, et le Hopi la conserve ; le Hopi est sage, il dépose et garde. Le Hopi sait les choses qu'il faut.

Quelques précisions & suggestions :

Si vous n'avez jamais lu le *SOLEIL HOPI*, de Don Talayesva, vous avez manqué quelque chose dans votre vie. (Titre original : *Sun Chief: The Autobiography of a Hopi Indian*, par Don C. Talayesva et Leo W. Simmons, trad par G. Mayoux, préface de C. Lévi-Strauss), Plon, coll. « Terre humaine », 1959, réimprimé assez régulièrement.

Si vous n'avez pas lu la version française du *Livre du Hopi (Histoire, mythe et rites des Indiens Hopi)* de Franck Waters, vous avez aussi raté un beau livre. Édition courante aux éditions du Rocher (mais ça commence à coûter bonbon chez les revendeurs).

Si les poètes vous intéressent, vous pourrez aussi aller consulter les carnets d'André Breton quand il est passé chez ces gens, après être allé régler ses affaires matrimoniales – divorce et remariage vite fait chez les spécialistes, à Reno (Nevada) : Breton assistait à une cérémonie et s'est offusqué qu'on lui fasse remarquer qu'il prenait des notes en douce ; on lui avait déchiré la page de son carnet ; et on lui avait fait comprendre que son attitude compromettrait son séjour, car il devait assister à la danse du lendemain... Évidemment, lui athée d'Occident post-chrétien, ne tenait pas l'espèce-*prêtre* en haute estime et n'admettait pas qu'on lui fasse la leçon du respect, et il faisait peut-être là un contresens : les rituels de gens tels que les Hopi n'ont que peu à voir avec les rituels des églises constituées de notre civilisation ; chez nous, c'est l'institution établie, et ses officiants patentés, qui dit le dogme, en effet, et qui impose ; chez le Hopi, c'est la communauté qui survit, et sait le faire, grâce aux geste et aux mots qui signent l'appartenance au monde. (Discutez ce point de vue, si vous vous voulez). – Breton : « ... je ne regrette rien, ... si j'admire l'*art* hopi, je ne me tiens aucunement pour obligé de respecter la *religion* hopi plus qu'une autre et d'observer ses prescriptions (fanatisme, anarchie)... » *Carnet de voyage...*, page 197, Pléiade, tome 2, pour la page déchirée). J'ai eu l'occasion, au Maroc, pour ma part, de prendre des notes dans des cérémonies de désenvoûtement *gnama* ; j'avais soigneusement demandé la permission à la famille de la malade et me tenais à carreau dans mon coin...

Charles Olson : allez consulter la lettre 35 du Volume I de *Maximus* : vous y verrez un Conseiller Municipal de Gloucester (Massachusetts) qui refuse de participer à une mascarade démagogique, et Olson conclut son poème en faisant expressément référence à la langue des Hopi, « langage particulièrement adapté au topologique en tant que caractère libidinal premier de l'homme ». Autrement dit, le Hopi dispose d'une langue qui exprime au mieux le rapport d'amour charnel qui lie l'être humain à la terre qu'il habite. Pour Olson, les relations de Maximus à sa Cité sont de cet ordre : c'est trahir que de ne pas avoir avec sa communauté ce lien-là. Un autre poème d'Olson fait état d'un rêve où Maximus en arrive à faire absolument corps avec sa terre d'élection : « Je suis la Machine d'Or... », poème 93 du Volume II. Lorsqu'Olson vivait au Yucatan chez les Maya, il admirait précisément la « chair » même dont ces gens étaient faits. Le Nouveau Monde ne ravitaille pas que des crétins de Maison Blanche.

Enfin, si vous passez par Oraïbi (Arizona), vous visiterez le magnifique petit musée local, avant de continuer votre route vers le Grand Canyon.

On ne prend pas de photos chez les Hopi quand on n'est pas invité. Le réel se *voit*, ne s'emmagasine pas.

Quand les danseurs pénètrent sur la *plazza* pour accomplir les rites destinés à donner à la pluie sa chance de nourrir les vivants, ils ont des serpents dans la bouche.



Musée d'Oraïbi

Coyote : Lévi-Strauss nous dit qu'il est, comme le Corbeau de chez nous, un animal que son statut associe dans les mythes au passage de la vie à la mort ; Dumézil lui trouve des analogies avec le Loki des Scandinaves (voyez Régis Boyer, le passeur des *Eddas*) ; le Prométhée des Hellènes vole le feu, comme lui ; et le Renard Pâle des Dogon (un cousin de Coyote) de Griaule et G. Dieterlen a quelque chose à voir avec la création du monde.